

Martin La Soudière (de)

## De l'esprit de clocher à l'esprit de terroir

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Martin La Soudière (de), « De l'esprit de clocher à l'esprit de terroir », *Ruralia* [En ligne], 08 | 2001, mis en ligne le 01 septembre 2001, consulté le 06 août 2016. URL : <http://ruralia.revues.org/236>

Éditeur : Association des ruralistes français

<http://ruralia.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://ruralia.revues.org/236>

Document généré automatiquement le 06 août 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Martin La Soudière (de)

## De l'esprit de clocher à l'esprit de terroir

« L'universel, c'est le local L'amour est une occupation de l'espace »

Henri Michaux

- 1 *C'est en 1986 que j'ai écrit ce texte (contribution au colloque « Diversification des modèles de développement rural », Paris, 17-18 avril 1986, organisé par Marcel Jollivet). Le fait qu'il date constitue, je pense, une partie de son intérêt. À la fin des années 1980, le territoire n'était en effet pas encore une thématique aussi consensuelle qu'aujourd'hui. Ce texte en est l'écho. Tout au moins en sociologie, il fallait à l'époque argumenter, presque batailler, lorsqu'on voulait faire état et faire cas de l'articulation du global et du local. Au regard des « grandes » problématiques convenues de la sociologie (et de la sociologie rurale) : famille, exploitation, travail agricole, etc., le local était, soit purement et simplement ignoré, soit déprécié au plan théorique. Il prêtait à sourire, réduit à une simple (sous-) échelle du fonctionnement de la société ; abusivement cantonné et renvoyé au folklore ; ou encore abandonné à la recherche militante. Dans les années 1975, Françoise Dubost a eu bien du mal à faire reconnaître ses recherches sur les jardins comme thème « sérieux ». Moi-même, un peu plus tard je travaillais sur les cueillettes -, j'ai connu semblable condescendance : je me rappelle encore tel collègue (sociologue) me disant : « Ah, oui, tu travailles sur les petites fleurs ! ». C'est donc comme moment de notre réflexion commune (cf. colloque de l'Association des ruralistes français à Toulouse, octobre 2000 <sup>1</sup>) que ces pages peuvent se lire. Pour les actualiser, ainsi que pour montrer l'évolution, sur dix ans, des problématiques et de la mise en territoire de l'espace rural, sont ici proposés des commentaires actuels des lignes écrites en 1986 (commentaires saisis en italiques dans le fil du texte). La bibliographie a, elle aussi, été ré-actualisée, mais elle n'est bien sûr en rien exhaustive <sup>2</sup>.*

### L'attachement à un lieu

- 2 Tout voyage un tant soit peu attentif à travers la France nous rappelle la persistance du sentiment d'appartenance locale. Au hasard des bribes de conversation perçues dans le train, dans cette librairie de Riom, dans ce café de Clermont-Ferrand, j'entends parler du plaisir de retrouver son village, de la fierté d'être auvergnat, des différences du parler d'un canton à l'autre. Comme pour valider ce (que j'appellerai ici) « localisme », les chutes de neige de ce 31 janvier se distribuent inégalement, dramatiques dans l'Aude et en Ardèche, préoccupantes entre Nîmes et Langogne, épargnant la Limagne. Rumeurs donc parmi les voyageurs du train contraints à continuer plus au sud ou à gagner Le Puy. Quant à « La Montagne » que je parcours, ce quotidien abonde d'exemples de la ténacité et de l'actualité de l'identité locale. (Et que dire de ces jardins ouvriers aperçus du train à la sortie de Nevers, que personne n'oblige les habitants à « faire », démenti aux incitations chaque jour répétées par les médias à acheter dans les grandes surfaces ?)
- 3 L'attachement au terroir <sup>3</sup> ? Chauvinisme paresseux. Revendication molle de son propre lieu, qui a tout d'une pesanteur. Attitude spontanée, individuelle, en même temps qu'héritée et collective. Valeur souterraine et superficielle à la fois <sup>4</sup>. Ce qui frappe, c'est sa persistance (bien plus qu'une simple survivance), et son ré-emploi actuel. Il s'exprime en effet indépendamment, comme désaccouplé des grandes mutations du mode de vie, coexistant avec la multiplication et l'élargissement des trajets, avec l'irrigation de la vie quotidienne par les médias <sup>5</sup> qui, pouvait-on penser, annonçaient et amorçaient son reflux. Quant à ses avatars, on ne peut que remarquer leur diversité. Après, et de concert avec les changements évoqués à l'instant, associations culturelles, radios libres, écomusées, etc., traduisent une manière de glissement de l'esprit de clocher à l'esprit de terroir. Changement d'échelle, donc, mais aussi changement qualitatif du contenu, des supports et des enjeux du « localisme », qui devient moins villageois, moins familial, moins procédurier ; et plus régional, culturel, écologique. Plus global donc, plus

générique. On passe d'une affirmation têtue, conservatrice, mesquine, à une revendication, voire à une aspiration. *Est-ce si sûr ? Plus qu'à un passage du « clocher » (du village, de la communauté d'habitants) au « terroir » (au sol, à la micro-région et à ses mises en scène et productions de toutes sortes), n'assiste-t-on pas plutôt aujourd'hui à la coexistence de ces deux registres du local ? Ils semblent bien se conjuguer, l'esprit de terroir surtout porté par les résidents non permanents des villages se surajoutant et renforçant l'esprit de clocher (porté par les habitants permanents) comme une nouvelle déclinaison d'un même motif.*

- 4 Cette continuité du sentiment d'appartenance locale traduit le besoin qu'a tout individu de s'approprier son espace. Psychologues et psychosociologues font de l'appropriation une tendance fondamentale du sujet, puisque « la définition du moi comprend des dimensions de lieu qui constituent (pour quelqu'un) son identité de lieu ("place identity") »<sup>6</sup>.

## Un peu d'anthropologie : réflexion sur l'appropriation symbolique de l'espace

- 5 Arrêtons-nous sur la question des supports et des déterminants de ce qu'on peut appeler, faute d'un meilleur terme, l'identité locale. (*J'écrirais aujourd'hui : « culture » locale !*)
- 6 L'appropriation symbolique serait-elle en corrélation avec la morphologie des lieux ? Rien ne permet d'en faire un postulat. Les contre-exemples abondent, comme celui de la forêt d'Orléans, tout aussi riche de belles futaies et de paysages que celle de Fontainebleau, qui n'a pourtant jamais connu l'engouement ni la fréquentation de celle-là<sup>7</sup>. *On trouve le même paradoxe avec la comparaison que l'on peut faire entre le Mont Aigoual, sur-investi, et le Plateau de Millevaches, peu fréquenté : voir l'article de Raphaël Larrère dans Des hauts-lieux<sup>8</sup>, l'ouvrage entier étant propre à éclairer très utilement le propos de ce texte.* Si elfes et lutins occupent de préférence les forêts profondes, leurs comparses hantent champs, prés et bocages, en marquent les contours, les limites ou les croisements ; la Bretagne en sait quelque chose. La Beauce, si elle ne se prête guère aux glissades sur la neige, permet cependant aux enfants de circuler en vélo ou de se cacher dans les granges. Quant aux parents de ces derniers, leur appartenance locale est, sans nul doute, seulement plus élargie que celle des Pyrénéens des vallées ariégeoises, par exemple, mais ils se sentent eux aussi d'un « pays ». Si certains lieux, mieux que d'autres, paraissent « appeler » le symbolique, être de connivence avec lui, c'est en fait l'histoire et la culture qui sont déterminantes dans l'appropriation symbolique dont ils sont l'objet : telle population aurait pu tout aussi bien « investir » un autre lieu que celui qui semblait prédestiné à légende, à pèlerinage, que sais-je ?
- 7 « Dans les pays sans légende, la légende ce sont les gens »<sup>9</sup>. Chaque petit « pays » trouvait jadis toujours sur son territoire, à portée de marche à pied, de quoi nourrir sa piété, son mysticisme, son espérance<sup>10</sup>. *De même que tout type de temps météorologique grisaille, douze degrés/pluie fine peut devenir réellement atmosphère, ambiance ; de même tout endroit est prêt à « faire lieu », si l'on peut dire, c'est-à-dire à prendre du sens, en même temps qu'à susciter curiosité et intérêt pour qui s'y trouve ou le découvre... même le Gâtinais, le Hurepoix ou les bas-plateaux de la Haute-Saône : il suffit d'un moment, d'un regard, d'une conjonction souvent aléatoire de l'un et de l'autre<sup>11</sup>.*
- 8 Le symbolique n'est donc pas consubstantiel aux lieux, il n'en est pas une sève : il est un produit social. Ce n'est pas Brocéliande qui attira Mélusine sous ses frondaisons, c'est Mélusine qui n'a pas trouvé mieux. *Autre paysage d'exception : le mont Gerbier-de-Joncs, en haute Ardèche, où, comme tout écolier le sait, la Loire prend sa source. Ce site, haut-lieu de notre patrimoine... scolaire, n'échappe pas à la règle : sa sur-fréquentation est due, non pas à ses formes assez banales, ou tout du moins semblables à celles des autres pitons volcaniques de cette région d'Ardèche -, mais à la réputation qui le précède, à sa notoriété. Les touristes qui s'y rendent l'avouent : ils vont le voir comme on se rend à un lieu de pèlerinage, parce que son nom résonne comme souvenir d'enfance (cartes Vidal de La Blache, etc.) ; mais ils se disent très déçus par la physionomie du site<sup>12</sup>.* De même, aussi, les forêts du Gévaudan n'ont fait que nourrir et amplifier l'onde de peur provoquée par la Bête du Gévaudan. D'autres peurs plus discrètes, mais non moins répandues, se tapissaient ailleurs... Et de nos jours éclosent, de

plus en plus fréquentes, des peurs sans lieu (le terrorisme aveugle par exemple). *Autres peurs récentes déterritorialisées : la vache folle, le bug du 1er janvier 2000, etc.*)

9 Autre question : quelle relation unit propriété et appropriation ? Nous n'aborderons pas la dimension politique de ce débat, pour n'en retenir que l'aspect anthropologique. Pierre Sansot note que « l'appropriation peut se produire, d'une façon très satisfaisante, là où la réalité a d'abord été œuvrée par d'autres (le pavillon), ou encore là où par essence, elle ne peut être créée par un individu singulier (le langage), ou encore là où [...] elle ne peut être que parcourue, reconnue mais non transformée (la ville) [...]. L'appropriation repose essentiellement sur le procès d'identification, qu'il y ait ou non modification de la réalité concernée. Je m'approprie ce à quoi j'aime m'identifier, ce que je consens à reconnaître comme mien [...]. Nous situerions la notion d'appropriation plutôt du côté de la sphère affective que de l'agir »<sup>13</sup>.

10 La propriété est donc loin d'être la condition nécessaire de l'appropriation symbolique. Ainsi, le locataire d'une petite maison située dans un vaste domaine forestier, usager quotidien de cette forêt, peut s'en sentir davantage propriétaire que son propriétaire juridique qui, lui, réside dans une ville voisine et ne vient jamais l'arpenter (cas rencontré dans la Sarthe). (*Mais une catastrophe, comme les tempêtes de fin décembre 1999, peut venir réveiller un sentiment de propriété : nombreux, par exemple, furent alors les propriétaires de petites parcelles boisées, qu'ils ne fréquentaient jamais, à s'être ému et à avoir appelé les organismes gestionnaires des forêts exemple constaté dans le Cantal*). De même les néo-ruraux qui ne font que louer la propriété qu'ils exploitent en Cévennes. *Cévennes ou Ariège : ils se revendiquent d'ailleurs « du lieu » presque davantage que les autochtones mais, il est vrai, sur un autre mode qu'eux. Avec le cas des modestes résidents secondaires qui installent leur mobil-home sur une petite parcelle arrachée à la lande, on assiste au même processus : ils s'inscrivent dans un lieu, dans le territoire villageois où ils ont élu leur domicile temporaire, se créent une histoire, des connivences avec la région tout aussi marquées que celles des propriétaires de résidences secondaires plus cossues, voire que de « maisons de famille » (exemple observé en Ardèche<sup>14</sup>)*. La notion d'appropriation se situe « en-deça et au-delà du juridique »<sup>15</sup>. La vraie appropriation se moque de la propriété : il n'est que de prendre l'exemple de la neige, dont le caractère éphémère est à mon avis pour beaucoup dans l'enthousiasme et la fascination qu'elle suscite : il neige pour tout le monde, la neige est à tout le monde<sup>16</sup>.

11 Le sentiment d'appartenance à un lieu peut même être attisé par le relâchement du lien concret qui attache l'individu à lui : il est bien connu que c'est souvent lorsqu'on est coupé de ses racines, que l'on quitte sa région, que l'on en découvre la saveur et le charme. « L'appropriation est comme attachée au Moi plutôt qu'à un lieu géographique »<sup>17</sup>. *D'où ce bel aphorisme de Cesare Pavese : « Il faut avoir un pays, ne serait-ce que pour le plaisir d'en partir »<sup>18</sup>. Restons dans le registre littéraire avec le poète portugais Fernando Pessoa : « Nous possédons tout ce à quoi nous renonçons, parce que nous le possédons intact, en le rêvant... L'automne que je possède vraiment, c'est celui que j'ai perdu »*.

12 La propriété ne constitue donc qu'une *présomption* d'appropriation symbolique. Et dans le cas d'agriculteurs simples copropriétaires de terres collectives, rien ne dit que leur attachement à ces terroirs se confonde avec leur sentiment de propriété<sup>19</sup>. *Oui et non ! car je sombrais un peu dans une vision idéalisante des terres communales et sectionnales (appartenant à des « sections » de commune, cas très fréquent en Lozère, dans le Cantal, etc.). On pourrait en effet penser que ce type très particulier de propriété, collective donc, induit une suppression tendancielle de l'individualisme qui caractérise le plus souvent le sentiment de propriété. Mais dès qu'on va y voir de plus près et qu'on enquête, on s'aperçoit qu'en fait le sentiment de propriété n'est que reporté, étendu à une échelle plus large : ce n'est plus le villageois, l'agriculteur qui tient à son exploitation, à ses terres, mais le petit groupe de voisinage dans lequel il s'insère, avec qui il est copropriétaire, et avec qui il partage bien (trop) souvent le chauvinisme, voire les mesquineries.*

13 Le processus d'appropriation symbolique de l'espace, par sa complexité, n'obéit donc pas à des schémas ni à des lois de fonctionnement mécaniques. Il n'y a pas comme pour la perception, de « bonnes formes », de lois d'une « bonne » appropriation. Elle échappe au *code*, dirait Yves

Barel<sup>20</sup>. Si tous les braconniers du monde voulaient se donner la main..., c'est qu'il n'y aurait plus de place pour le rêve ni pour l'imaginaire. De même, il ne saurait exister d'associations de défense d'un territoire symbolique. (Du moins en Occident, car certaines civilisations ont su coder, ritualiser, ou assigner un lieu concret au rêve et à la méditation. Ainsi au Japon, où l'on prenait collectivement le temps de regarder et d'apprécier les cerisiers en fleurs<sup>21</sup>). *C'était vrai en 1986 ! Depuis, ici et là, on voit se constituer des regroupements d'habitants autour de la protection de la beauté de leur cadre de vie : ainsi « l'Union pour la mise en valeur esthétique du Morbihan », association Loi 1901 créée au début des années 1990<sup>22</sup> ; ou encore, en Aubrac, une association pour la défense des paysages et du cadre de vie à Saint-Urcize (Cantal)<sup>23</sup>.*

## Du bon (et du mauvais) usage de l'esprit de terroir

14 L'esprit de terroir ne tire-t-il pas, précisément, sa vitalité, sa récurrence et son renforcement actuel de ce qu'il ne répond pas à de strictes déterminations sociales ? En tout cas, ce phénomène se révèle socialement efficace, en ce sens que l'attachement au « pays » et la possibilité économique de s'y maintenir se renforcent mutuellement. On peut, par exemple, penser que le redressement démographique actuel du milieu rural tient pour partie à un nouvel attachement à toutes les pratiques qui expriment et favorisent l'esprit de terroir. Dans le mouvement de rationalisation et de spécialisation de l'agriculture, face à sa normalisation (*et aujourd'hui face à la mondialisation*) comme contre-valeur en quelque sorte, se maintiennent d'anciennes formes de loisirs : des pratiques très valorisées intégrées aux modes de vie. Je pense aux rencontres entre voisins et parents, aux lotos villageois, à la chasse, à la pêche, aux comices, au jardinage. D'autres se développent, la promenade, la cueillette, le ski de fond, etc. Ces activités ne sont pas distribuées ni valorisées également dans toutes les régions. Mais chaque région (ou plutôt chaque famille de régions), outre des pratiques plus courantes, développent des pratiques qui lui sont spécifiques, emblématiques en quelque sorte, qui font plus que résister à l'uniformisation des modes de vie et des loisirs, qui connaissent même un net regain de faveur, et traduisent l'attachement des habitants à leur territoire. Je pense par exemple à la traque du sanglier, relativement récente, en Cévennes, ou encore à la pêche à pied des rivages atlantiques<sup>24</sup>. La pratique de ces loisirs de week-end ou de vacances par les étudiants ou parents ayant quitté la ferme est très appréciée, et fréquemment citée par les intéressés eux-mêmes comme raison de revenir régulièrement au village<sup>25</sup>. *En même temps qu'elles connaissent une montée en puissance, une légitimité et une visibilité qui se traduisent par exemple par la création ou la très forte augmentation de revues spécialisées (très nombreuses revues de jardinage), ces pratiques autorisent désormais et invitent les chercheurs à en faire un objet de recherche à part entière. Dans l'énumération et l'accumulation des références à ces pratiques « du lieu » que je me sentais obligé de faire, on sent aujourd'hui, rétrospectivement, un besoin de légitimer leur prise en compte par la sociologie. C'est moins l'analyse j'allais dire « intime » de ces pratiques que je visais et à laquelle je renvoyais, que leur statut global dans l'évolution des modes de vie sur lequel je me croyais obligé d'insister. La situation a bien changé ! Côté médias, il n'est que de constater la floraison d'innombrables revues : de jardinage ; de décoration des résidences secondaires ; de tourisme culturel régional (type Massif central) ; de pratiques de nature (revue Les champignons, voir aussi la revue Village magazine). Côté recherche, c'est de plain pied qu'on les aborde maintenant et qu'on les analyse pour elles-mêmes. Je ne pourrais que faire des jaloux si je prétendais à leur recension fidèle ! ; indiquons juste ce type de thématique de plus en plus porteuse et reconnue dans notre milieu intellectuel : les jardins, le paysage, les cueillettes (y compris le ramassage des escargots) et la chasse, les produits de terroir, fêtes de la transhumance, mais aussi autre registre ancré sur le local les lotos villageois, ou les ventes aux enchères à la ferme, etc. On a pu tout récemment considérer ces activités comme autant de « passions ordinaires »<sup>26</sup>.*

15 Mais, autant il est important et légitime, région par région, de repérer comment se maintiennent ou se développent ces relations aux lieux, au paysage (*dix ans après cette affirmation, il n'est plus besoin de prendre ces précautions !*), autant il est dangereux de définir ces attitudes de façon univoque, c'est-à-dire (dans la recherche) de les valoriser *a priori*, et (pour l'aménageur

ou l'agent de développement) de les encourager sans autre examen. Une sociologie de l'identité locale s'impose : comment se décline-t-elle ? que masque-t-elle ? *etc.*

16 Curieusement, la question suscite, tant dans l'opinion publique que dans l'administration, un assentiment presque univoque. Au pire, on y voit un travers provincial. De moins en moins. Mais, massivement, le « localisme » est exalté, valorisé, encouragé comme facteur de sociabilité, d'identité sociale, d'entraide, de développement local, comme valeur en soi. *Et cela de plus en plus, comme le montrent à l'évidence, tout à la fois la montée en puissance des produits dits « de pays », la politique des « pays » impulsée par les lois Pasqua, Chevènement et Voynet, etc.*<sup>27</sup>.

17 Il n'en a pas toujours été ainsi. Et il n'est pas si loin le temps où les grandes villes affichaient condescendance et jacobinisme vis-à-vis de l'esprit de terroir. Mais, à vrai dire, le centralisme n'a jamais réellement été menacé par ce versant *light* (populaire, doux) du régionalisme. Et le parisianisme de la télévision n'avait pas même besoin d'exprimer son emprise contre les spécificités culturelles régionales : elle se faisait en dehors d'elles.

18 Récemment, la situation a changé. Mais là encore, le mouvement social a précédé l'initiative de l'État, celui-ci n'ayant fait qu'accompagner le réveil des régionalismes multiformes de la fin des années soixante (écologiques, militants, séparatistes, généalogiques, gastronomiques, *etc.*)<sup>28</sup>, en les prenant en compte, même si certaines interventions ont relevé de dispositions réglementaires (lois sur la décentralisation, reconnaissance officielle des langues régionales, création de radios d'État départementales).

19 Cette inversion des attitudes administratives, on en connaît la lenteur et les blocages. De même, dans l'opinion publique, l'intérêt pour les spécificités régionales n'est pas sans ambiguïté, comme le montre bien l'expression récente de « France profonde », qui valorise, mais subtilement « moque » en même temps une certaine ruralité. *À noter : la naissance et la diffusion, depuis 1995 environ, sur les ondes, dans les administrations, etc., du terme « en région », en lieu et place de « en province ».*

20 Reconnaître et encourager tout uniment, comme le font l'administration et les aménageurs, le régional, le terroir, le « pays », c'est risquer des amalgames, précéder à des mystifications sociologiques, et méconnaître les conflits internes et les véritables enjeux de tout mouvement qui prend le territorial comme cheval de bataille, et le local comme fin en soi. C'est aussi bien souvent flatter des corporatismes, des chauvinismes, dont les excès mènent à la xénophobie, à l'intolérance, au repli sur l'individu, la parenté, la propriété. Ainsi en est-il des végétaux spontanés, dont une fraction de plus en plus large d'agriculteurs ou de résidents villageois permanents entendent se réserver l'exclusivité de la cueillette. Un mouvement d'autodéfense des landes et forêts bien pourvues en myrtilles ou en cèpes se développe depuis quelques années (en Limousin en particulier), largement encouragé par l'administration (préfectures, direction des Parcs naturels), qui voit dans leur incitation à la création de telles associations une façon de flatter les habitants de chaque commune dans le sens du poil, et par là de se concilier leurs bonnes grâces<sup>29</sup>.

21 Tout discours politique, toute décision administrative qui va dans le sens de l'esprit de terroir, est populaire ; mais, en renforçant les particularismes, certaines mesures cloisonnent la société et ravivent des clivages (« gens du lieu »/« gens d'ailleurs » ; agriculteurs/non agriculteurs ; ruraux/citadins)<sup>30</sup>.

22 Comme tout particularisme, toute singularité, l'esprit de terroir manifeste donc un repli des individus et des groupes sur eux-mêmes, en même temps qu'il les aide à se constituer et à se développer. Comme la tradition il est susceptible du meilleur comme du pire. Cette communication insistait sur la polysémie et les contradictions de ce phénomène, comme une invitation à la prudence dans son interprétation.

23 Un nouvel esprit de terroir est à inventer. Des radios décentralisées, des quotidiens et des revues de province se veulent maintenant régionaux, mais pas régionalistes, se démarquant et se moquant tout autant du local que du parisianisme. Un ami installé dans les montagnes audoises me disait qu'il lui semblait très discutable de survaloriser *a priori* l'apprentissage de l'occitan (et des langues régionales) à l'école. C'est, selon lui, réduire les jeunes ruraux à leurs traditions et à leurs racines, rétrécir le champ de leur curiosité et renforcer leur chauvinisme.

Il me disait qu'il était sans doute plus important d'apprendre à ces enfants l'existence d'autres cultures que la leur et de les sensibiliser à d'autres petites régions. *Un apprentissage, une pédagogie de la différence culturelle, de l'altérité est à promouvoir. C'est ce qu'ont fait tout récemment les élèves d'une classe d'une école parisienne, invités à réaliser collectivement un album de leurs multiples origines culturelles. C'est le sens de la création d'un musée de l'émigration (Perche > Québec) en pleine Normandie (à Tourouvre, dans l'Orne). Dans les écomusées, au lieu de coller à un terroir, pourquoi ne pas imaginer des expositions sur d'autres régions (en Bretagne, sur la vigne dans le Midi ; dans le Languedoc, sur le bocage) ? Regards croisés, donc, à l'image de la démarche du sociologue Michel Marié. Nous rappelant que « la société rurale est faite de regards contigus (le regard de grand-mère, du paysan, de l'esthète, de l'État...) », il invite le chercheur à « montrer comment l'étranger participe à la construction de l'espace, à sa valorisation »<sup>31</sup>. Sur ces correspondances, ces métissages, lire Pierre Rhabi, cet agronome homme du désert installé en Ardèche<sup>32</sup> ; voir aussi la réflexion de Philippe Sahuc au colloque ARF de Toulouse sur le parallélisme entre la mémoire imaginaire des habitants du Sahel et celle des paysans français vivant l'exode rural ; plus largement, sur le phénomène de passage, les seuils, les confins, l'entre-deux et le métissage, voir le numéro de la revue Communications<sup>33</sup>.*

24 L'idée fit chez moi son chemin. Comment concilier le besoin d'identité locale et l'ouverture au monde ? *Le cidre et le coca ? Le coca, oui, mais aussi le cidre !, aurais-je envie de dire. Plutôt qu'entre chaque individu qui se perçoit comme infiniment petit et particulier et l'ensemble trop vaste que dessinent les nations, n'est-ce pas à échelle comparable que chacun peut réellement prendre conscience de l'existence de l'autre ? À échelle semblable, le territoire de l'autre devient alors crédible, tangible, comparable, donc proche. C'est ainsi que depuis quelques années des échanges et des coopérations s'établissent entre villages français et africains : *Small is beautiful !* « Il y a des mondes, mais chacun est le monde », écrit un journaliste<sup>34</sup>. *C'est ce que dit également le slogan bien connu : « Penser global, agir local ! ». C'est aussi la conviction de Pessoa, dans ce texte... à méditer*<sup>35</sup> : « Au fond, notre expérience terrestre comporte seulement deux choses : l'universel et le particulier. Décrire l'universel, c'est décrire ce qui est commun à toute âme humaine, à toute expérience humaine le ciel profond, avec le jour et la nuit qui se produisent en lui et à partir de lui ; l'écoulement des fleuves tous de la même eau fraîche et sororale ; les mers, les montagnes aux lointains tremblants, et préservant la majesté des hauteurs dans le secret des profondeurs ; les saisons, les champs, les maisons, les gestes et les visages ; les costumes et les sourires ; l'amour et les guerres [...]. En décrivant toutes ces choses, ou quoi que ce soit d'autre tout aussi universel, je parle à l'âme dans la langue primitive et divine, l'idiome adamique que tous les hommes comprennent. Mais quelle langue morcelée, quelle langue babélique parlerais-je si je décrivais l'ascenseur de Santa Justa, la cathédrale de Reims, la culotte des zouaves ou la façon dont on prononce le portugais dans le Tras-os-Montes ? Autant de choses qui sont des accidents de la surface ; on peut les sentir en marchant, mais non pas en sentant. Ce qu'il y a d'universel dans l'ascenseur de Santa Justa, c'est la mécanique régissant le monde. Ce qu'il y a de vérité dans la cathédrale de Reims, ce n'est ni la cathédrale, ni la ville de Reims, mais la majesté religieuse des édifices voués à la connaissance des profondeurs de l'âme humaine. Ce qui est éternel dans la culotte des zouaves, c'est la fiction colorée des costumes, langage humain qui crée une simplicité d'ordre social constituant, à sa façon, une nudité nouvelle. Ce qui, dans les parlers régionaux, est universel, c'est l'intonation familière de gens qui vivent spontanément, la diversité des êtres proches, la succession bigarrée des façons d'être, les différences entre les peuples et la grande diversité des nations. Éternels passagers de nous-mêmes, il n'est pas d'autre paysage que ce que nous sommes. Nous ne possédons rien, car nous ne nous possédons pas nous-mêmes. Nous n'avons rien parce que nous ne sommes rien. Quelles mains pourrais-je tendre, et vers quel univers ? Car l'univers n'est pas à moi : c'est moi qui suis l'univers ».*

## Notes

1 24e colloque de l'ARF, Territoires prescrits, territoires vécus : inter-territorialité au cœur des recompositions des espaces ruraux, Toulouse, 25-27 octobre 2000. Voir le programme dans *Ruralia*, n° 6, 2000, pp. 202-205. Les actes en seront prochainement publiés.

2 Complément bibliographique (depuis 1990) : Laurence BÉRARD et Philippe MARCHENAY, « Lieux, temps et preuves. La construction sociale des produits de "terroir" », dans *Terrain*, n° 24, 1995 ; Christian BROMBERGER [dir.], Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée, Paris, Bayard éditions, 1998 (en particulier chapitres sur le jardinage, le patrimoine, le vin, les médecines douces) ; Denis CHEVALLIER [dir.], Vives campagnes. Le patrimoine rural, projet de société. Autrement, collection Mutations n° 194, mai 2000 ; Claire DELFOSSE, « Les produits du terroir et la recherche », dans Alimentation et lien social. Pour, n° 129, 1991 ; Françoise DUBOST [dir.], L'autre maison. La « résidence secondaire », refuge des générations. Autrement, collection mutations, n° 178, avril 1998 ; Bertrand HERVIEU et Jean VIARD, Au bonheur des campagnes (et des provinces), La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1996 ; Martin de LA SOUDIÈRE, Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1999 ; La Margeride, la montagne, les hommes, Paris, INRA Éditions, 1983 ; Michel MARIÉ, Penser son territoire. Pour une épistémologie de l'espace local. Dossiers séminaire technique, Territoires et société, n° 1, Paris, Ministère de l'Équipement, juin 1987 ; André MICOUD [dir.], Des haut-lieux. La construction sociale de l'exemplarité, Paris, Éditions du CNRS, 1991 (en particulier : Raphaël LARRÈRE, « Enquête sur la singularité des lieux », pp. 33-52 ; Martin de LA SOUDIÈRE, « Les hauts-lieux... mais les autres ? », pp. 17-31) ; Fernando PESSOA, Le livre de l'intranquillité de Bernardo Soarès, Paris, Christian Bourgois, 1988 ; Pierre RHABI, Du Sahara aux Cévennes ou la reconquête du songe, La Villedieu (Ardèche), Éditions du Candide, 1983 ; Seuils, passages. Communications, n° 70, 2000 ; Territoires prescrits, territoires vécus : inter-territorialité au cœur des recompositions des espaces ruraux, 24e colloque de l'ARF, Toulouse, 25-27 octobre 2000. Résumés des communications, Toulouse, ARF/ENFA, 2000 ; Claudie VOISENAT [dir.], Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

3 Je prendrai, tout au long de ce texte, le terme de *terroir*, non pas dans son acception agronomique, mais au sens large de territoire utilisé et parcouru par un individu ou un groupe social. Quoique, donc, inapproprié, ce terme sera là pour souligner la réduction tendancielle actuelle des différents sens du territoire à sa seule qualité de support de productions agricoles régionales et de pratiques sociales très localisées. Quant au terme *appropriation symbolique*, on peut la définir comme la relation mentale (perceptive, cognitive, affective, esthétique...) qui s'établit entre un individu et un objet (ou un espace), quel que soit le rapport matériel qu'il entretient avec lui (*i.e.* qu'il y ait, ou non, possession juridique, pratique concrète ou seulement représentation mentale).

4 Voir : Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien*, tome I, Paris, UGE, 1980 (en particulier « Pratiques d'espace », pp. 169-227).

5 Le film de Marie-Claude Treilhou *Il était une fois la télévision*, tourné dans un village de l'Aude, en 1985, est à cet égard très convaincant (voir *Libération*, 26 février 1986).

6 Harold M. PROSHANSKY, « Appropriation et non appropriation de l'espace », dans *Actes de la 3e conférence internationale de psychologie de l'espace construit*, Strasbourg, Groupe d'étude de psychologie de l'espace de l'Université Louis Pasteur, 1976, p. 42.

7 Bernard KALAORA, « Le génie d'un lieu. Étude de deux cas : la forêt d'Orléans et la forêt de Fontainebleau », dans *Norois*, revue géographique des pays de l'Ouest et de l'Atlantique Nord, n° 120, octobre-décembre 1983, pp. 583-590.

8 Raphaël LARRÈRE, « Enquête sur la singularité des lieux », dans André MICOUD [dir.], *Des haut-lieux...*, ouv. cité, pp. 33-52.

9 Formule de Chantal Dobzynski, citée dans Philippe MANO, *Petite région et aménagement rural. 1 La notion de pays...*, Paris, CID-AREAR, 1978, p. 120.

10 Frédéric UHMANN, *Le culte des saints en Lozère*, thèse de 3e cycle, Montpellier, Faculté des lettres et sciences humaines, 1969.

11 Martin de LA SOUDIÈRE, *Au bonheur des saisons...*, ouv. cité.

12 Voir mon chapitre dans Claudie VOISENAT [dir.], *Paysage au pluriel...*, ouv. cité.

13 Pierre SANSOT, « Notes sur le concept d'appropriation », dans *Actes de la 3e conférence internationale de psychologie de l'espace construit*, ouv. cité, p. 71.



14 Martin de LA SOUDIÈRE, « L'appel des lieux : une géographie sentimentale », dans Françoise DUBOST [dir.], *L'autre maison...*, *ouv. cité*, pp. 102-137.

15 Abraham MOLES, « Aspects psychologiques de l'appropriation de l'espace », dans *Actes de la 3e conférence internationale de psychologie de l'espace construit*, *ouv. cité*, p. 90. À ce propos, on peut rapporter ce proverbe américain : « On peut enlever un homme du Vermont ; mais on ne peut enlever le Vermont d'un homme », qui exalte de la sorte les vertus de travailleurs des habitants de cet État.

16 Voir : Gilbert DURAND, *Psychanalyse de la neige*, Paris, Mercure de France, 1953, pp. 615-639. Voir aussi : Martin de LA SOUDIÈRE, *L'hiver. À la recherche d'une morte saison*, Lyon, La Manufacture, 1987, chapitre 7 : « Le jardin où contempler la neige ».

17 Abraham MOLES, « Aspects psychologiques de l'appropriation de l'espace », *art. cité*.

18 La lune et les feux.

19 À ce propos, voir les travaux de Corinne Boujot sur les terres collectives des marais du Cotentin, le texte de Laurence CARRÉ, « Le devenir d'un bien commun. Le cas de communaux du marais poitevin », *Aestuaria*, n° 1, 2000, « Marais et zones humides. Cultures, sociétés et territoires », ou encore les travaux d'Olivier Nougarede, Raphaël Larrère sur les communaux et sectionnaux de Lozère (dans *La Margeride, la montagne, les hommes*, *ouv. cité*).

20 Yves BAREL, « Modernité, code, territoire », dans *Annales de la recherche urbaine*, n° 10-11, 1981.

21 Ykio MISHIMA, dans son roman *Après le banquet*, décrit le jardin d'un grand et vieil hôtel que les clients arpentent le soir en silence. Le premier chapitre a précisément pour titre : « L'ermitage pour contempler la neige ».

22 Renseignement Gérard Premel.

23 Renseignement Martyne Perrot.

24 Sur ce phénomène, lire, entre sociologie et anthropologie, le remarquable ouvrage de : Valentin PELOSSE et Anne VOURCH, *Chasser en Cévennes. Un jeu avec l'animal*, Aix-en-Provence, Édisud/Éditions du CNRS, 1988.

25 Voir : Bertrand HERVIEU et Jean VIARD, *Au bonheur des campagnes...*, *ouv. cité*.

26 Voir, sous ce titre : Christian BROMBERGER [dir.], *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, *ouv. cité*.

27 Voir : *24e colloque de l'ARF*, Territoires prescrits, territoires vécus : inter-territorialité au cœur des recompositions des espaces ruraux, *Toulouse, 25-27 octobre 2000, à paraître*.

28 Voir : *Le local dans tous ses états. Autrement*, n° 47, 1983.

29 Voir à ce sujet : Raphaël LARRÈRE et Martin de LA SOUDIÈRE, *Cueillir la montagne*, Lyon, La Manufacture, 1985 ; les travaux du Conservatoire ethnobotanique de Salagon (Alpes de Haute-Provence) et l'exposition sur la cueillette de l'écomusée de la Margeride (près de Saint-Flour).

30 Voir la communication de Gisèle Vianey au colloque « L'Europe et ses frontières » (Comité des travaux historiques et scientifiques), Lille, avril 2000, à paraître.

31 Michel MARIÉ, *Penser son territoire...*, *ouv. cité*.

32 Pierre RHABI, *Du Sahara aux Cévennes...*, *ouv. cité*.

33 Seuils, passages. *Communications*, n° 70, 2000.

34 J.-L. THÉBAUD, « Weber, Dieu et les gros sous », dans *Libération*, 17 décembre 1985.

35 Fernando PESSOA, *Le livre de l'intranquillité de Bernardo Soarès*, *ouv. cité*.

### **Pour citer cet article**

#### Référence électronique

Martin La Soudière (de), « De l'esprit de clocher à l'esprit de terroir », *Ruralia* [En ligne], 08 | 2001, mis en ligne le 01 septembre 2001, consulté le 06 août 2016. URL : <http://ruralia.revues.org/236>

### **Droits d'auteur**

Tous droits réservés